

A mesure que ces races qui cherchent les côtes désertes disparurent, on s'occupa de la multiplication des troupeaux, surtout des chevaux. Quelques cultures se sont depuis établies sur ce sol trop sablonneux.

Le terrain est plus inégal dans le continent : mais il devient plus uni et plus productif à mesure qu'on approche des lacs et du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette extrémité de la colonie sont desséchés, si les rivières qui l'arrosent sont un jour resserrées dans leur lit, cette contrée sera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs, la province compte deux cent cinquante mille habitans de diverses nations, de sectes diverses. Les riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages et celles de leurs productions qu'ils ne consomment pas sont conduites au marché général. C'est une ville importante, aujourd'hui désignée, comme la colonie entière, sous le titre de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandais dans l'île de Manahatan, longue de quatorze milles, et d'un mille dans sa plus grande largeur.

Le commerce y a rassemblé sous un climat très-sain dix-huit ou vingt-mille habitans dans un espace partie bas et partie élevé. Les rues sont fort irrégulières, mais très-propres. Les maisons, bâties de briques et couvertes de tuiles, offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres sont abondans, d'excellente qualité et à bon marché.

L'aisance est universelle. La dernière classe du peuple a une ressource assurée dans les huîtres, dont la pêche seule occupe deux cents bateaux.

La ville, placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin : mais elle n'en a pas besoin. Sa rade, ouverte dans toutes les saisons, accessible aux plus grands vaisseaux, à l'abri de tous les orages, doit lui suffire. De là sortent les nombreux navires qu'on expédie pour différens parages. Les denrées ou marchandises qui furent expédiées en 1769 montèrent à 4,352,446 liv. 17 sous 9 den. Depuis cette époque les productions de la colonie ont augmenté sensiblement ; et elles doivent encore beaucoup croître, puisque la moitié des terres n'est pas en valeur, et que celles qu'on a défrichées ne sont pas aussi bien cultivées qu'elles le seront lorsque la population sera devenue plus considérable.

Les Hollandais, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet esprit d'ordre et d'économie qui distingue partout leur nation. Comme ils formèrent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs mœurs fit l'esprit général des peuples que la conquête leur associa. Les Allemands, poussés en Amérique par la persécution religieuse qui les chassait du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, se trouvèrent disposés

xvi.
Mœurs anciennes et mœurs nouvelles de la Nouvelle-York.

par la nature à ce ton modeste ; et les Anglais, les Français, que l'habitude n'avait pas accoutumés à tant de frugalité, se conformèrent par sagesse ou par émulation à cette manière de vivre, moins coûteuse et plus aisée que les modes et les airs du faste. Il arriva de là que les colons ne contractèrent pas des dettes envers la métropole, qu'ils conservèrent une liberté entière dans leurs ventes et dans leurs achats, et qu'ils donnèrent toujours à leurs affaires la direction qui leur était la plus avantageuse.

Tel fut jusqu'en 1763 l'état de la colonie. A cette époque, New-York devint le séjour du général, des principaux officiers et d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut devoir entretenir dans l'Amérique septentrionale pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires désœuvrés, sans cesse occupés à tromper leur oisiveté et à lutter contre l'ennui, se répandirent parmi les citoyens, auxquels ils inspirèrent le goût de la table et la fureur du jeu. Assis à côté des femmes, ils les entraînaient par leurs assiduités, par leurs discours et par leurs manières, dans ces frivolités, dans ces galanteries, dans ces amusemens qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux sexes fut la même. On se leva avec les mêmes projets, on se coucha sur les mêmes sottises. Ce mauvais esprit se communiqua de proche en proche. Il dure encore, à moins que les scènes terribles qui ont depuis

ensanglanté ces contrées n'aient fait dans les mœurs une révolution heureuse.

Au voisinage de la Nouvelle-York est la Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de *Nouvelle-Suède*. Elle fut ainsi désignée par des aventuriers de cette nation, qui abordèrent à ces plages sauvages vers l'an 1638. Ils y formèrent trois petits établissemens, Christiana, Elzimboung et Gottenbourg. Cette colonie n'était rien lorsqu'elle fut attaquée et conquise en 1655 par les Hollandais. Ceux des habitans qui tenaient plus à leur première patrie qu'à leurs plantations repassèrent en Europe. Les autres se soumirent aux lois de leur vainqueur ; et leur territoire fut incorporé au sien. Lorsque le duc d'York reçut l'investiture de la province à laquelle il donna son nom, il en détacha ce qui y avait été ajouté, et le partagea à deux de ses favoris sous le titre de *Nouvelle-Jersey*.

Carteret et Berkeley, qui possédaient, le premier la partie de l'est, et le second la partie de l'ouest, n'avaient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculations leuren achetèrent à vil prix de grandes portions, dont ils se défirent en détail. Au milieu de toutes ces subdivisions, la colonie resta partagée en deux provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvait leur administration les dégoûtèrent de cette espèce de souveraineté, qui ne convient

XVII.
Révolutions
arrivées dans
la Nouvelle-
Jersey.

guère à des sujets. Ils remirent en 1702 leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en font qu'une, qui, comme la plupart des colonies anglaises, est dirigée par un gouverneur, un conseil, et les députés des communes.

Avant la dernière révolution, on ne voyait dans un pays si vaste que seize mille habitans. C'étaient les descendans des Suédois et des Hollandais, ses premiers cultivateurs. Quelques quakers, quelques anglicans, un plus grand nombre de presbytériens écossais s'étaient joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtaient les progrès et causaient l'indigence de cette faible population. L'époque de la liberté semblait devoir être pour cette colonie l'époque de la prospérité; mais la plupart des Européens, qui cherchaient un asile ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféraient la Pensylvanie ou la Caroline, qui avaient plus de célébrité. A la fin cependant la Nouvelle-Jersey s'est peuplée. On y compte cent trente mille habitans.

xviii.
Ce qu'est
actuellement
la Nouvelle-
Jersey, et ce
qu'elle peut
devenir.

La colonie est couverte de troupeaux et abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voisines. On y a ouvert avec succès une mine d'excellent cuivre. Ses côtes sont accessibles, et le port d'Amboi, sa capitale, est assez bon. Aucun des moyens de prospérité propres à cette partie du globe ne lui manque. Cependant elle est toujours restée dans

une obscurité profonde. Son nom est presque ignoré dans l'Ancien-Monde, et n'est guère plus connu dans le Nouveau. En serait-elle plus malheureuse? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'histoire des nations anciennes et modernes, et l'on n'en verra presque aucune dont la splendeur ne se soit accrue aux dépens de sa félicité. Des peuples, dont il ne serait fait aucune mention dans les tristes annales du monde, n'auraient été ni agresseurs ni attaqués. Ils n'auraient pas troublé la paix des autres. Des ennemis éloignés ou voisins n'auraient pas troublé la leur. Ils n'auraient point eu de héros qui fussent rentrés dans leur patrie chargés de dépouilles de l'ennemi. Ils n'auraient point eu d'historien qui racontât ou leurs misères ou leurs crimes. On n'y aurait point frémi d'âge en âge à l'aspect de ces monumens qui retracent partout l'effusion du sang, des fers portés au loin ou brisés chez soi. Des factions politiques ne les auraient point déchirés. Des opinions absurdes ne les auraient point enivrés. L'oppression de la tyrannie n'y aurait point fait couler des larmes ni suscité des révoltes. On ne s'y serait point délivré d'un despotes par le poignard; on n'y eût point exterminé ses satellites; car tels sont les événemens qui de tout temps ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue et profonde tranquillité on y aurait cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionnels à Dieu, et répété pen-

dant des siècles les mêmes chansons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture séduisante de ce bonheur soit chimérique ? Il n'a point existé. Il existerait, qu'au milieu de nations turbulentes et ambitieuses il serait impossible qu'il durât. Quelles que puissent être les causes de l'obscurité de la Nouvelle-Jersey, nous lui devons donc nos conseils sur son état actuel et sur son état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas dans les commencemens d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle était réduite à vendre ses denrées à Philadelphie, et plus ordinairement à New-York. Ces deux villes lui donnaient en échange quelques marchandises de la métropole, quelques denrées des îles. Leurs plus riches négocians lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroissement de ses cultures et de ses productions, elle n'est pas encore sortie de cette espèce de servitude. Des états d'une vérité incontestable que nous avons sous les yeux démontrent qu'en 1769 la Nouvelle-Jersey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe, et qu'elle n'envoya aux Indes occidentales que vingt-quatre bateaux, dont la charge ne valait que 56,965 liv. 19 s. 9 den. Tout le reste de ses richesses territoriales fut livré aux colonies voisines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette situation est ruineuse et avilissante. La Nouvelle-Jersey doit construire elle-même des navires dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverses, puisque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ses productions aux peuples, qui ne les ont encore reçues que par des agens intermédiaires. Elle doit tirer de la première main l'industrie étrangère, que des circuits inutiles lui ont fait payer jusqu'ici trop cher : alors elle pourra former des projets vastes, se livrer à de grandes entreprises, s'élever au rang où ses avantages semblent l'appeler, et approcher des provinces qui l'ont trop long-temps étouffée de leur ombre ou offusquée par leur éclat.

Puissent les vœux que je présente et les exhortations que j'adresse à la Nouvelle-Jersey se réaliser ! Puissé-je vivre assez long-temps pour en être le témoin et m'en réjouir ! Le bonheur de mes semblables, à quelque distance qu'ils existassent de moi, ne m'a jamais été indifférent ; mais je me suis senti remué d'un vif intérêt en faveur de ceux que la superstition ou la tyrannie ont chassé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorsqu'ils se sont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'est mêlée au bruit des vents et des flots qui les portaient au-delà des mers ; et je me suis écrié à plusieurs reprises, qu'ils prospèrent ! qu'ils prospèrent ! qu'ils trouvent dans les

régions désertes et sauvages qu'ils vont habiter une félicité égale ou même supérieure à la nôtre ! et s'ils y fondent un empire , qu'ils songent à se garantir eux-mêmes et leur postérité des fléaux dont ils ont senti les coups !

LIVRE DIX-HUITIÈME.

COLONIES ANGLAISES FONDÉES DANS LA PENNSYLVANIE , DANS LE MARYLAND , DANS LA VIRGINIE , DANS LA CAROLINE , DANS LA GÉORGIE. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR TOUS CES ÉTABLISSEMENTS.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple créé par un pacte aussi étrange aurait été en même temps et le plus dénaturé et le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre humain, il eût été également à plaindre , et par les sentimens qu'il aurait inspirés , et par ceux qu'il aurait éprouvés. Craint et haï de tout ce qui l'eût environné , il n'aurait jamais cessé de haïr et de craindre. On se serait réjoui de ses malheurs , on se serait affligé de sa prospérité. Un jour les nations se seraient réunies pour l'exterminer ; mais le temps aurait rendu cette ligue inutile. Il aurait suffi, pour l'anéantir et les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution , tous se seraient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. C'aurait été la race engendrée des dents du dragon que Cadmus sema sur la terre , aussitôt détruite que créée.

i.
Parallèle
d'un bon et
d'un mauvais
gouvernement.